

Conférence sur le *Miroir des clefs*, *missive louant la vacuité*

1. Présentation de l'auteur et explication du titre

J'ai aujourd'hui l'honneur et la joie de vous présenter un poème, composé par mon maître, **Nyoshul Khen Rinpoché**, et qui est depuis des années la source de mon inspiration. Je l'ai traduit et retraduit bien des fois, tout en méditant son sens aussi profondément qu'il m'était donné de le faire. Il ne serait pas exagéré de prétendre que je vous livre aujourd'hui l'abrégé du résultat de presque dix ans de réflexion.

L'auteur, **Nyoshul Khenpo**, est l'un des maîtres les plus appréciés de la tradition **Nyingmapa** du bouddhisme tibétain ; c'est tout particulièrement l'un des meilleurs spécialistes de la Grande Complétude (ou **Dzogchen**). Son retour prochain en France est vivement espéré de ses étudiants. Mais je n'en dirai pas davantage à son sujet ; le recueil de ses poèmes, que j'ai traduits du tibétain et commentés, doit en effet paraître bientôt, accompagné d'une brève biographie de l'auteur. On y trouvera également une explication plus développée du texte qui doit nous occuper aujourd'hui, le *Miroir des clefs*.

Une remarque cependant avant de commencer : cette conférence sera émaillée de citations d'un auteur qu'il faut bien que je vous présente. Il s'agit de **Longchen Rabjam** ou **Longchenpa**, qui fut au XIV^{ème} siècle le plus grand philosophe et mystique de la tradition **Nyingmapa**. Je ferai surtout référence au *Trésor de bijoux de l'Élément Réel* et à son auto-commentaire, le *Trésor des Écritures*. Il est d'ailleurs regrettable que la traduction française de quelques passages de ces oeuvres n'en restitue pas exactement la beauté poétique ; mais ici il faut peut-être choisir entre la rigueur doctrinale et l'élégance. Mon espoir est de n'avoir pas entièrement laissé échapper la seconde, tout en poursuivant essentiellement la première.

Expliquons d'abord le titre du texte.

2. La nature de l'Intelligence illustrée par le miroir

Dans la tradition de la Grande complétude, le miroir est l'une des plus frappantes illustrations de la nature de l'Intelligence (*rig-pa*), dont la révélation est l'Éveil même. C'est en ce sens que l'on peut lire, dans le *Trésor des Écritures* de **Longchen Rabjam** les lignes suivantes :

"Même si la quiddité d'un miroir immaculé s'illustre en modes-d'avènement illimités, ceux-ci ne la recouvrent point ; de même, quelque mode-d'avènement de l'Intelligence qui survienne n'en recouvre pas la quiddité ; [au contraire, il témoigne de son] expressivité illimitée. Et tel est le Corps d'émanation."

L'esprit ordinaire, autrement dit l'âme (*sems*), n'a certes rien de la paisible limpidité du miroir, restant inaltéré quelque image qu'il reflète. Au contraire, cette âme serait mieux illustrée par l'image d'un océan turbulent. Mais l'âme n'est que le trouble de l'Intelligence, un nuage dans le ciel de l'Intelligence, qui se dissout dans son élément originel quand elle revient à sa condition naturelle de repos. L'Intelligence, ou essence de l'âme, ou âme-éveillée, encore nommée prime-sagesse, est de toute éternité impeccable, à l'image d'un miroir. Cette métaphore illustre à la fois la nature de l'Intelligence, et son rapport à ses

contenus, qu'évoque **Longchenpa** lorsqu'il parle d'une "expressivité illimitée".
Mais revenons au *Trésor des Écritures*, où l'on peut lire ceci, quelques pages plus loin :

Quant à son expressivité, [l'âme-éveillée] surgit sous quelque [figure] que ce soit, [Sous la guise de] tout ce qui est ou n'est pas construit par l'imagination, contenant ou contenu du monde phénoménal,

Et toute la diversité de ce qui paraît naître ou se mouvoir.

La nature de l'Intelligence constitue le fond d'avènement de toutes choses, semblable aux images qui au sein de la condition d'un miroir sont la propre expression [de celle-ci]. De ce fait, même si [elle] surgit [par soi] sous la forme des apparences diverses du monde phénoménal, contenant et contenu, [cela] n'occulte pas, ne meut point, n'altère pas la quiddité de l'Intelligence. Il en va comme des images qui ne voilent pas le miroir, ne le meuvent, ni ne l'altèrent en rien."

Mais le présent *miroir* n'est pas seulement le rappel de la nature de l'Intelligence. C'est un *Miroir des clefs*, ou des points-clefs, des points capitaux, des points essentiels. On se prend à rêver à la beauté de ce titre : il y a un miroir pour figurer l'Intelligence, et il y a des clefs qui sont à la fois la voie d'accès à cette claire lumière, et le contenu même qui paraît dans ce miroir. Mais qu'est-ce donc, en définitive, qui se voit au miroir d'Intelligence ?

Pour l'instant, nous voyons simplement, au miroir de l'Intelligence de l'auteur, paraître les clefs de l'accès à notre propre nature éveillée ; et la principale de toutes, c'est l'enseignement de la vacuité, que présente essentiellement ce poème. Quant aux derniers mots du titre, "missive louant la vacuité", ils évoquent le contenu manifeste de ce texte ; l'auteur l'a adressé, sous la forme d'une lettre, à sa mère (comme il apparaît plus loin). Et c'est sous son aspect de vacuité que l'absolu, évoqué par le titre, y fait l'objet d'une louange.

Le titre étant expliqué, venons-en à l'hommage adressé au maître :

L'océane profusion des objets de connaissance
Est par vous perçue en son mode-d'être, la vacuité,
Tenpai Nyima, vous qui êtes indistinct
Du seigneur Longchen Rabjam,
Au lotus de vos pieds, j'adresse mon hommage.

Les deux premiers vers expriment la nature de l'absolu, et les deux suivants reconnaissant dans le maître spirituel la manifestation de ce dernier. Le cinquième vers rend hommage au maître ainsi conçu.

3. Comment un être éveillé perçoit-il les phénomènes illusoires ?

Un être éveillé est, selon la tradition du *mahayana*, pourvu d'une double omniscience : il perçoit toutes choses "telles qu'elles sont" (dans l'absolu) et "toutes autant qu'elles sont" (dans le détail de leur "océane profusion"). Les "objets de connaissance".

sont en fait les existants en général. Mais il est paradoxal d'appeler "objet de connaissance" les éléments d'une réalité superficielle de part en part illusoire, vaine, inepte.

Certes, un Bouddha doit bien connaître ce qu'éprouve chacun des êtres égarés dans le Cycle des existences ; sans cela, comment viendrait-il à leur secours ? Mais pour autant il ne saurait être lui-même sujet de leur illusion ; car alors il serait tout aussi égaré qu'eux. La question se pose donc de savoir sur quel mode le Bouddha perçoit l'illusion des mondains.

Et précisément, le poème répond qu'il perçoit "l'océane profusion des objets de connaissance (...) en son mode-d'être, la vacuité". En somme, il suffit de dire qu'il perçoit les faux-semblants sans en être le dupe.

4. Le mode-d'être, ou l'union de l'essence et de l'apparence

Donc, disions-nous, l'être éveillé perçoit "l'océane profusion des objets de connaissance (...) en son *mode-d'être*, la vacuité." Le mode-d'être est la véritable nature des choses, par opposition à ce qui n'est que leur spé cieuse apparence.

Or l'opposition de l'essence et du phénomène doit en définitive être surmontée, comme il apparaît clairement non seulement à la lecture des textes bouddhiques de sens ultime, mais aussi dans la logique de **Hegel**. En effet, la vue finale n'est pas celle qui abolit l'apparence pour laisser place à la seule essence, mais celle qui intègre l'apparence au sein de l'essence, et incarne l'essence dans le phénomène. C'est cela qui avait fait l'objet de ma précédente conférence ici à Saint-Mandé, où j'avais parlé du grand auteur **Sakyapa, Gorampa Sönam Sengé**.

C'est d'ailleurs un point que **Mipham Rinpoché** souligne sans cesse dans son œuvre : si dans un premier temps celui qui recherche la vérité se distingue des profanes en opposant l'essence aux faux-semblants de l'apparence, au terme de sa recherche, les deux tenues de cette opposition doivent se trouver réconciliés (*gnas snang mthun-pa'i lta-ba*) dans la conjonction de l'apparence et de la vacuité (*snang stong zung-jug*).

5. La vacuité de négation absolue

La vacuité se prend en deux sens principaux : vacuité de négation absolue et vacuité souverainement parée de tous les modes.

La première, la seule qu'abordent directement les textes classiques du *madhyamaka*, est l'absence de la nature propre prétendue, qui à l'examen de tout phénomène, s'avère n'être qu'une fiction imputée par l'esprit. La vacuité des cinq agrégats, par exemple, est l'absence d'un "soi" au sein de ces cinq constituants de la personne. Il en va de ce "soi" comme d'un mirage, qui de loin apparaît, mais dont il ne reste plus rien lorsqu'on s'approche pour mieux le voir : à l'examen, il n'y a rien de tel que ce que l'on croyait d'abord apercevoir.

6. La "vacuité pourvue de tous les modes suprême", qui en un sens est éternelle

Certains auteurs tibétains disent que la vacuité est permanente. Cela ne saurait s'appliquer à la vacuité de négation absolue. Seule la vacuité dite "pourvue de tous les modes suprêmes" est permanente, ou plutôt éternelle, c'est-à-dire soustraite à la durée. Cette vacuité se distingue de la vacuité privative en tant qu'elle n'est pas pensée séparément de la prime-sagesse (*ye-shes*) qui la comprend. Seul ce concept de la vacuité "pourvue de tous les modes suprêmes" permet de comprendre le sens précis de ce poème.

7. L'Élément Réel dans le *Gandavyuha-sutra*, ultime figure de l'absolu et révélation de la manière dont un Bouddha perçoit les mondes

La vacuité ne doit pas être prise abstraitement de la prime-sagesse qui la perçoit ; toutes deux sont une seule substance. Or ni la vacuité n'est séparée du détail des phénomènes des trois temps, ni la sagesse des Bouddhas n'ignore cette "océane profusion des objets de connaissance". Cependant, connaître toute cette profusion dans son mode-d'être, cela ne veut pas seulement dire la percevoir comme vide ; cela veut dire qu'elle est embrassée dans la sphère de ce vide qui est indissociablement sagesse percevant le vide, dans la sphère de cette prime-sagesse qui, parce qu'elle est le vide lui-même, n'a rien à faire avec le Soi des auteurs brahmaniques, comme le souligne le *Mahaparinirvana-sutra*. Si ce dernier *sutra* l'appelle "essence de *sugata*", en soulignant sa présence originare en chacun, le *Gandavyuha-sutra*, qui la présente dans sa pureté et dans son contenu, la présente sous le nom d'Élément Réel (*Dharmadhatu*). La totalité des phénomènes des trois temps est enveloppée dans la sagesse même des Bouddhas, qui en est le mode-d'être, et dont elle est le déploiement, du moins du point de vue de son mode de perception par un Bouddha. Un Bouddha en voyant toutes choses ne voit que soi-même, que le mode-d'être, et pourtant tout le détail en sa vision panoramique est clair sans mélange. Ce commentaire un peu long visait à dévoiler la portée abyssale de cette simple stance d'hommage ; finissons de l'exposer.

8. Sens ultime de l'hommage au maître

Les deux vers suivants nomment le maître de l'auteur, **Shédrup Tenpai Nyima**, et l'identifient à **Longchen Rabjam**. "**Tenpai Nyima**", au demeurant, est aussi bien que "**Longchen Rabjam**" un nom de l'absolu. Si **Longchen Rabjam** signifie : "profusion de la vaste sphère", autrement dit, profusion des phénomènes des trois temps englobés dans la vaste sphère de l'absolu, "**Tenpai Nyima**" veut dire, en tibétain, "soleil de l'enseignement", ou, en traduisant plus littéralement, "soleil révélateur". Le soleil de l'enseignement, c'est l'enseignement lui-même dans sa fonction illuminatrice, voire, le maître qui nous éclaire en dissipant toutes les obscurités apparentes de l'enseignement du Bouddha.

Mais le maître en vérité est aussi le "soleil révélateur", c'est-à-dire la lumière de fond qu'est notre propre Intelligence, milieu éclatant où jaillit toute expérience possible, comme le rayonnement de ce soleil. C'est ce que dit **Longchen Rabjam** dans ces vers tirés du *Trésor de l'Élément Réel* :

"De même qu'au cœur du soleil de condense toute clarté,
Toutes choses se ramènent à l'âme-éveillée, leur source.
Même le monde phénoménal, contenant et contenu, qui est impur
et [relève de] l'égarement,
Quoi qu'il advienne, si l'on examine l'Élément qui l'étaie et où il
demeure,
Est infondé, originairement libre, et il se ramène à la condition de l'âme
[éveillée]."

En définitive, lorsqu'au cinquième vers le poète adresse à son maître, indistinct de **Longchen Rabjam**, son fervent hommage, il a déjà résumé la vue profonde que le poème va développer, et a exprimé à son endroit la seule foi qui lui puisse convenir : une foi qui est l'effusion de l'absolu en son propre sein, l'épanchement de la prime-sagesse qui fulgure dans l'Élément. De telles salutations paradoxales ne sont pas rares au seuil des oeuvres de maîtres comme **Longchen Rabjam**.

C'est à toi, ma mère, excellente Paldzom,
Que j'offre cette épître.
Écoute un instant sans te distraire !

Franc d'inconfort, moi,
L'âme dans un état d'aise,
Sans souci je m'abandonne au délasserment.
Mère, est-ce que tu vas bien ?

En cette région occidentale du monde,
Les hommes nombreux de l'engeance blanche et
rouge Rivalisent en spectacles de prodiges divers.
Planant dans le ciel, ou dans l'eau,
Comme des poissons, évoluant...

Ils ont asservi les quatre éléments
Et se livrent ainsi à des joutes de miracles.
Myriades d'aimables beautés versicolores,
Pareilles aux figures de l'arc-en-ciel,
Ces spectacles innombrables
Ne sont au fond que les faux-semblants de notre âme.

Non seulement les phénomènes, pour autant qu'ils ne sont que constructions mentales (par exemple le soi) sur une base d'imputation (par exemple les cinq agrégats), ne sont rien hors de l'entendement qui les imagine ; mais encore, cette base d'imputation elle-même n'est en rien extérieure à l'esprit qui lui surimpose diverses fictions.

9. La thèse de Longchen Rabjam sur l'idéalisme dans le *Trésor de bijoux accomplissant les souhaits*

Disons que tous les plus grands esprits du *mahayana* sont d'accord pour trouver absurde l'idée d'une existence de la prétendue réalité extérieure à l'esprit, même en réalité superficielle. S'il est donc clair que les phénomènes ne sont pas extérieurs à l'âme ou différents d'elle, il faut encore savoir s'ils lui sont intérieurs, et s'il est permis de les identifier à la conscience, comme autant de modes de sa substance. Or telle n'est pas la doctrine de **Longchen Rabjam**, le plus grand des philosophes **Nyingmapas**, pour qui les perceptions ne sont pas des *états d'âme*, ou des états de conscience, mais bien plutôt des vues de l'esprit. Qu'est-ce à dire ? C'est que, comme on va mieux le voir dans les pages suivantes, il est en définitive aussi absurde d'identifier sujet et objet que de les opposer absolument.

Tout cela n'est bien qu'un songe
Et les tâches, et celui qui s'y affaire, jeux puérils !
Tandis qu'on s'y livre, pas moyen d'en finir ;
Elles sont achevées quand on les délaisse,
Comme des châteaux de sable.

Tout cela n'est qu'un songe. puisque les phénomènes ne sont ni identiques à la conscience, ni différents d'elle. La montagne vue en rêve n'est certes pas différente de l'esprit, au sens où elle aurait la moindre existence à l'extérieur de l'esprit. Toute sa réalité est d'être éprouvée par la conscience, et rien de plus. Mais elle n'est pas identique à l'esprit, puisque celui-ci n'a ni couleur ni forme, et parce qu'il s'ensuivrait des paradoxes sans nombre.

En outre,
Toutes choses dans le Cycle et son Dépassement,
On les pense durables mais elles sont caduques,
A l'examen elles ne sont que formes vides, qui sans exister pourtant
apparaissent ;
On les croit réelles mais elles sont irréelles,
À bien y regarder, elles ne sont que fantômes illusoires.

Comment peut-on dire des phénomènes que, sans exister, ils apparaissent cependant ? Pour apparaître, ne faut-il pas d'abord exister ? Non ; car si, comme on l'a vu, l'objet n'est rien d'autre que son apparition à la conscience, il ne saurait être quelque chose qui existerait de son propre côté, en soi, et n'apparaîtrait pour ainsi dire qu'incidemment.

10. L'être de l'apparence comme telle

Tout son être se résume dans son apparaître ; son *esse* est *percipi* Autrement dit, ainsi que l'écrit **Sartre** dans l'introduction de *L'Être et le Néant*, "il est certain qu'on s'est débarrassé en premier lieu de ce dualisme qui oppose dans l'existant l'intérieur et l'extérieur. Il n'y a plus d'extérieur de l'existant, si l'on entend par là une peau superficielle qui dissimulerait aux regards la véritable nature de l'objet. Et cette véritable nature à son tour, si elle doit être la réalité secrète de la chose, qu'on peut pressentir ou supposer mais jamais atteindre, parce qu'elle est "intérieure" à l'objet considéré, n'existe pas non plus."

Sartre, quelques lignes plus loin, écrit encore que "l'apparition n'est soutenue par aucun existant différent d'elle : elle a son être propre. L'être premier que nous rencontrons dans nos recherches ontologiques, c'est donc l'être de l'apparition."

Ainsi, pour reprendre notre exemple d'un songe de montagne, nous disions que si les

objets du rêve ne sont que des imaginations de l'esprit, l'expérience du rêve, même si elle est sans objet, est réelle en tant qu'expérience. Si je rêve d'un vase, le vase de mon rêve est certes irréel, mais mon rêve de vase, lui, n'est-il pas pourvu d'une certaine existence ?

11. Le critère de l'existence réelle dans l'ordre superficiel : Distinction du rêve et de la veille

Si le *critère de la réalité dans l'ordre phénoménal est l'efficience*, on pourra certes objecter que ce vase de rêve est impropre à contenir une eau réelle, telle que celle que l'on perçoit à l'état de veille. Mais répondre ainsi, c'est présupposer une réalité plus grande des perceptions de l'état de veille, puisque autrement l'on pourrait aussi bien retourner l'argument : le vase perçu à l'état de veille n'est pas non plus capable de contenir de l'eau perçue en rêve. Il y a simplement exclusion réciproque de ces deux ordres de réalité, qui par leur constitution naturelle ne peuvent coexister.

On dira encore qu'une personne affamée ne manquera pas de rêver qu'elle se nourrit ; ce qui, loin de calmer sa sensation de faim au réveil, ne fera que l'augmenter. Le rêve souffrirait donc d'un défaut d'efficience. Ce qu'il faut bien accorder, sans toutefois croire qu'il soit absolument inefficace, car alors on ne pourrait pas être effrayé par les manifestations monstrueuses d'un rêve d'angoisse. Concluons donc que le rêve n'est pas irréel, bien qu'imparfaitement réel, et d'une réalité moindre que celle des perceptions de la veille. N'est-il pas dès lors extravagant de nier l'existence de ce qui apparaît ? Comment entendre cette formule : "...qui sans exister cependant apparaissent" ?

12. Dialectique de l'idéalisme phénoméniste

Il serait naïf pourtant de croire possible que la conscience *trouve un ferme point d'arrêt, une inébranlable certitude*, dans ce que **Husserl** nommerait la "sphère égologique réduite", c'est-à-dire au fond dans l'apparence pure et simple. Tout au contraire, même si rien n'existe que la conscience, l'objet extérieur n'étant qu'une visée de celle-ci, une "vue de l'esprit", la conscience n'en est pas moins essentiellement *conscience-de*, visée d'un autre, et fondée en cet autre imaginaire qu'elle projette.

La conscience paraît d'abord être plus réelle que son objet, pour autant qu'il n'est que l'illusoire *projection* de ses métamorphoses, dont l'extériorité n'est qu'imaginée. Mais si l'objet est fondé, comme illusion, sur la conscience qui l'imagine, la conscience n'en est pas moins fondée sur cet objet fictif, et tout son être se résume à être l'illusion de l'objet. On ne peut pas croire que la conscience resterait inaltérée même en l'absence de son objet, comme si elle en était le témoin éternel et indifférent. Telle serait vraisemblablement la conception d'auteurs partisans de certaines doctrines brahmaniques comme le *vedanta* ; mais dans le bouddhisme, la ruine de l'objet entraîne la ruine de la conscience, si tant est que la conscience d'une illusion n'est qu'une illusion de conscience. Voilà d'ailleurs le nerf de bien des arguments opposés par **Candakirti** à l'idéalisme bouddhique dans son *Madhyamakavatara* ; ainsi par exemple dans la stance 91 du Chapitre VI (comp. Driessens, *L'Entrée au milieu*, p.198, que nous ne croyons pas pouvoir suivre exactement ici) :

"Quel exemple y aurait-il d'une âme existant en l'absence d'extériorité ?
 Si l'on répond : "[il en va] comme [dans le cas du] rêve", cela demande réflexion.
 En effet, pour moi, au moment même du rêve, l'âme
 N'existe pas ; aussi votre exemple n'est-il rien à mes yeux."

L'objet n'étant point, comment en effet y aurait-il une conscience de cet objet ? Si l'on rétorque à cela qu'il y a en effet conscience de l'objet, en se réglant sur l'expérience, nous ne le nions pas. Nous faisons simplement remarquer que l'expérience phénoménale que l'on voudrait ici ériger en critère de la vérité, ne saurait être telle, puisqu'elle n'apparaît qu'aux yeux d'un témoin non-critique, et se dissipe à l'examen.

13. Rappel de la supériorité de l'idéalisme en ce qui concerne la détermination de la réalité superficielle

Il n'en reste pas moins vrai, du point de vue superficiel (ou "conventionnel", ou "relatif"), que l'idéalisme (affirmation que tout n'est que vue de l'esprit), que nous critiquons ici en vue de l'absolu, a plus de vérité que le réalisme naïf ou sa version philosophique. Telle est du moins la pensée de **Longchenpa**, de **Gorampa**, de **Mipham Rinpoché**, et de quelques autres.

Quoi qu'il en soit, il n'existe pas, selon nous, une conscience qui soit comme le milieu indifférent et limpide où évolueraient des contenus extrinsèques, comme des formes dans l'espace ou des poissons dans l'eau. La conscience n'est pas autre que les contenus de conscience ; et si ceux-ci s'évanouissent, comment la conscience même subsisterait-elle ?

14. De l'irréalité de l'âme dans l'absolu

Le sens qu'il y a à dire des phénomènes que, même s'ils apparaissent, ils ne sont point, est maintenant bien éclairci. D'une part, il ne sont que des vues de l'esprit, d'autre part, cet esprit n'est lui-même qu'une apparence trompeuse.

Observe donc les objets qui adviennent au-dehors,
 Plus trompeurs que faux-semblant,
 Ils sont, comme l'eau d'un mirage,
 À l'évidence un songe, une hallucination magique,
 Pareille au reflet de la lune dans l'eau, pareille à l'arc-en-ciel.

Au-dedans, regarde ton âme :
 Même si elle capte l'attention, lorsque l'on n'y prend garde,
 A l'examen, sa "nature propre" est introuvable ;
 Un rien qui se donne pour quelque chose, vide et transparent ;
 On ne peut le définir en disant : "c'est cela !",
 Ce quasi-néant bouillonnant.

L'âme dont il est ici question doit -faut-il le rappeler ?- être distinguée de l'Intelligence (*rig-pa*). La première est, au même titre que le "monde extérieur" une pure illusion produite en dépendance de causes et conditions et impermanente. La seconde, bien que dénuée de nature propre assignable, n'est aucunement une illusion, n'est tributaire d'aucune causalité, et n'est pas plus permanente (sempiternelle) qu'impermanente, mais à proprement parler éternelle.

Regarde ce qui survient
 Dans chacun des dix orientés :
 Quelqu'en soit l'aspect,
 La Réalité son essence
 Est la vacuité, l'esprit de spaciosité.

Toutes choses étant de la nature du vide,
 Puisque c'est le vide qui observe le vide,
 Qui donc est là pour évacuer ce qui est à vider ?

C'est une illusion magique qui regarde l'illusion magique
 Et ce regard porté par l'égarement sur l'égarement,
 Qu'a-t-il à faire avec les nombreuses catégories
 Telles que le "vide" et le "non-vide" ?

15. La confrontation à l'Intelligence sur la base de la compréhension de la vacuité

La pensée de la vacuité nous libère d'abord de l'illusion de la dualité sujet-objet (au niveau de l'idéalisme bouddhique), puis de l'illusion d'une réalité de la conscience elle-même (au niveau du *madhyamaka* ou école de la voie médiane). Dans la suspension de toutes les constructions imaginaires, dans l'effondrement de l'âme, se révèle l'Intelligence qu'elle exprimait et voilait à la fois (ce qui est le propre de la Grande complétude).

Pour qui a reconnu l'Intelligence, il n'est rien qui ne soit le divertissement de son expressivité, dont elle se pare, comme le soleil de ses rayons ou le clair miroir des images qui paraissent en sa féconde limpidité. Dès lors,

Quoi que l'on fasse, cela est permis,
 Et de quelque manière que l'on repose, ce bienheureux
 Délassement est la spacieuse essence de l'âme,
 l'Idée de la grande et vaste sphère ;
 C'est le mode-d'être de toutes choses.
 Telle est la parole du Seigneur Nê du Lotus
 Et du *siddha* Saraha.

16. L'unique Idée des vainqueurs

En effet, il n'est pas besoin d'ajouter à l'avènement de l'Intelligence quelque

recueillement méditatif que ce soit. L'Intelligence et elle seule, la Grande complétude d'emblée parée de toutes les qualités éveillées, est la seule et unique chose que tous les Éveillés aient jamais eu en vue dans leur enseignement, si vaste soit-il : Elle est la grande *Idée* où converge toute la variété de leur prédication. Et cette Idée est évoquée dans ces vers du *Trésor & l'Élément Réel* :

"Toutes choses étant spontanément établies dans l'Universelle-excellence (Samantabhadra),

L'on n'a jamais été égaré, l'on ne s'égarera pas davantage, et l'on ne s'égarera point.
Le monde n'est qu'un nom ; par-delà les limites extrêmes de l'être et du néant,
Nul ne s'est jadis en aucune façon égaré
Ni ne s'égarera maintenant, ni ne s'égarera à l'avenir :
Telle est l'*Idée* de la pureté primordiale des trois mondes."

17. Une vaste sphère

L'Intelligence qui simplement se préserve continuellement dans son essence non amendée, l'Intelligence qui sait englober à chaque instant toute expérience nouvelle, est en soi contemplation parfaite. Et précisément, c'est en raison de sa capacité à tout intégrer, à reconnaître en toute chose son propre divertissement, que l'on fait de l'Intelligence une "*grande sphère*" (Longchen). Cette désignation, fréquente dans les *tantra* du **Dzogchen**, émaille les deux poèmes du *Trésor de l'Élément Réel* et du *Trésor du mode-d'être*. N'en citons qu'un exemple tiré du premier :

"[Dans la] vaste sphère de *l'essence-de-l'âme*, spacieuse condition immuable,
[Il y a] un divertissement indéterminé, sphère des miracles de la compassion.
Nulle chose ne saurait s'écarter de [la condition de] parure de l'Élément ;
L'extérieur et l'intérieur, et la *complication* et l'*explication*, sont
l'expression de l'âme-éveillée.
[Laquelle] n'est rien, *puisque'elle* se manifeste de toute manière.
Étonnant miracle, chose prodigieuse et déroutante !"

Qu'une telle Intelligence constitue le mode-d'être de toutes choses, on l'a déjà expliqué précisément. Et il est clair que telle est la parole du seigneur né du lotus,

Padmasambhava d'Oddiyâna, et du **siddha Saraha**.

18. La conscience de soi

"Dualité", "Non-dualité" et ainsi de suite,
Tous ces tableaux, fictions extrémistes,
Laisse-les comme les remous d'un fleuve
S'effacer naturellement en eux-mêmes.

Il y a, parmi les étapes que doivent franchir les *bodhisattva* sur la voie de l'Éveil, un moment singulier qui s'appelle le *chemin de la vision* (*darsanamargha* ; tib. *mthong-lam*). À ce degré, il n'y a plus de distinction du sujet (*yul-can*) et de l'objet (*yul*) dans la vision du mode-d'être ultime des phénomènes. L'imparfait ne saurait en ce sens voir le parfait, et seul le parfait peut se voir lui-même.

Dans le registre superficiel de l'analyse des opérations de l'âme ordinaire, des philosophes quelque peu sophistes ont beau jeu de dire que "le feu ne se brûle pas lui-

-même" et que "l'épée ne se tranche pas soi-même", et d'en inférer par analogie que "la conscience ne peut être conscience de soi-même", que toute conscience est par principe à distance de son objet. Il est clair que le raisonnement par analogie ne vaut rien (comparaison n'est pas raison), et que de l'impossibilité du feu à se brûler soi-même (exemple qui, au demeurant, n'exprime rien de scientifiquement déterminé), on ne saurait inférer l'impossibilité pour un luminaire d'être lumineux en soi, et moins encore qu'il ne soit pas nécessaire que toute conscience d'objet soit en même temps conscience de soi. Tout au contraire, la conscience que l'esprit a de ses propres opérations étant de l'ordre de l'évidence intuitive (*pratyaksa*), et celle-ci n'étant pas sujette à réfutation dans le domaine superficiel, les arguments de **Candrakīrti** ne sauraient valoir que dans l'absolu. Telle est la pensée de "l'omniscient" **Gorampa** et de **Mipham Rinpoché**.

19. Ni dualité, ni non-dualité dans l'absolu

Mais ici il est question de l'absolu, précisément. Or si dans le cas de la nature ultime de toutes choses, la conscience de soi est récusée, c'est précisément qu'elle comporte un reste de dualisme, qui tend subrepticement à s'introduire dans la sphère d'Intelligence. Le mode-d'être est immédiatement transparent ; il n'a pas besoin qu'une connaissance qui lui serait étrangère le contemple. Cela serait superflu ; cela ne serait pas même possible. Ce n'est pas pourtant qu'il se réfléchisse en lui-même, comme s'il se scindait en soi et se distanciat de soi pour se mieux observer.

Ni la dualité ni la non-dualité ne lui conviennent. D'une part, ces deux notions, comme telles, sont étrangères à l'absolue connaissance de l'Absolu. D'autre part, sans parler de la dualité, même la "non-dualité" enveloppe une représentation qui lui est étrangère, celle d'une substance compacte, indifférenciée, d'une "nuit où toutes les vaches sont noires", comme le dit **Hegel** en tournant en dérision la pensée de **Schelling**, bref, d'une "profonde et ténébreuse unité" qui ne reflète en rien la richesse infinie de l'Élément Réel, et pas même le caractère de "percée à jour" (*zang-thal*) de la prime-sagesse.

20. Rien de positif à ajouter à la simple Reconnaissance de l'Intelligence

L'imagination, grand démon d'inintelligence,
Nous fait déchoir dans l'océan du Cycle des existences.
Lorsque l'on se départit de ces constructions imaginaires,
C'est l'ineffable au-delà de l'entendement.

Il est essentiel de bien comprendre qu'une fois supprimées les constructions imaginaires, l'Intelligence surgit d'elle-même dans son évidence propre, celle de *l'ineffable au-delà de l'entendement*. À vrai dire, pour qui a connu la condition d'Intelligence, il n'est même plus utile de suspendre la production de ces fictions : si les perceptions ordinaires subsistent, c'est comme simple divertissement de l'Intelligence, qui ne lui fait pas obstacle, qui est plutôt bien intégré dans sa vaste sphère. En revanche, faute de reconnaître l'Intelligence, dans l'état dit d'inintelligence, on en vient assurément à *déchoir dans l'océan du Cycle des existences*. Le principe en est l'inintelligence ; c'est l'imagination égarée qui en forge le détail.

A part de ce qui n'est qu'imaginaires de la réflexion,
Les noms même du Cycle et de son Dépassement n'existent pas.
La complète abolition des réflexions imaginaires

Est la siccité de l'Élément Réel.

21. La goutte unique

Non compliquée par tous ces épanchements
Est la goutte unique non-forgée,
La vacuité, mode-d'être de l'âme.
Voilà ce qu'on déclaré les *Sugata*.

Désigner l'Intelligence sous le nom de "goutte unique", c'est insister sur sa simplicité absolue, infragmentable, de même qu'en faire une "vaste sphère", c'est souligner que dans cette unité indivise la totalité du multiple est embrassée. C'est ce qu'exprime aussi ce passage du *Trésor des Écritures* :

"... Au sein de l'Élément de l'âme-éveillée, les six destinées, qui surviennent en tant que manifestation de dimensions [pures], se *globalisent* en une goutte unique exempte d'explications."

Cette goutte unique, qui n'ayant rien à faire avec la causalité superficielle, est dite *non forgée*, n'est pas compliquée, c'est-à-dire démembrée ou dispersée dans une multiplicité aliénante, par tous ces épanchements que sont les fictions de la conscience égarée. Elle est ainsi exempte d'explications au sens propre, c'est-à-dire qu'elle se maintient dans son unité originaire sans l'aliéner.

Cette simplicité de l'Intelligence en tant que *goutte unique inexplicée* apparaît clairement dans cet autre passage du *Trésor des Écritures* :

"Comme l'Intelligence, sphère de l'Éveil, est sans discontinuité,
Elle est immuable et inaltérable, spacieux Élément qui depuis l'origine se détend
[=s'étend].

La prime-sagesse qui en soi se produit pour soi, vérité originellement sans seconde,
Se condense en une goutte unique qui, ne naissant point, ne s'abolit pas,
Indéterminée, universellement infuse, absolument exempte d'orientations [internes
divergentes] comme de [toute] borne.

L'Élément, prime sagesse qui en soi se produit pour soi, est une grande étendue inclusive spontanément établie ; sa quiddité, condensé universel sans discontinuité, constitue depuis l'origine le *mandala* source du trésor qui accomplit les souhaits."

Telle est l'ambiguïté de cette limpidité à la fois radicalement unie et riche de la fécondité la plus infinie : elle se déploie dans une parure phénoménale infiniment bariolée où jamais elle ne se perd. Comme du vase de la consécration jaillit une gerbe de plumes de paon, bel ornement d'ocelles multicolores, de même s'épanouissent les perceptions des cinq sens à partir du Fond juvénile de l'Intelligence éternellement fraîche. Quelle naïveté que d'aspirer à d'autres spectacles que celui de la vie ordinaire !

22. La vérité et la vision de la vérité sont indissociables

L'essence de quoiqu'il puisse apparaître
Si on la laisse telle quelle
Est la Vue dépourvue de falsifications et d'artifices,
La vacuité, la Mère qui est le Corps de Réalité.

Il serait futile de distinguer l'essence de quoi qu'il puisse apparaître, prise comme ultime objet de la science des sages, de la vue dépourvue de falsification et d'artifices, qui serait cette science elle-même. La sagesse et ce qu'elle sait, la science ultime et ce dont elle

est science sont identiques. Autrement, d'ailleurs, il resterait une part d'inadéquation dans cette science, et elle ne serait pas science, mais opinion ou imagination seulement. Cette science qui enveloppe son objet absolu, cette vérité qui sans sortir de soi se reconnaît, c'est précisément cela le Dharmakaya, le Corps de Réalité. Et il est permis de l'appeler "mère", parceque c'est de cette source que procèdent tous les Éveillés des trois temps.

23. Imaginations vides, vide imaginé

Toute imagination est vide
Et le témoin du vide, ce sont les constructions imaginaires
L'imagination n'est point anéantie par le vide,
Ni le vide empêché par l'imagination.

Il s'agit ici de penser le fait que, pour comprendre finalement cet absolu qui, selon le *Bodhicaryavatara*, "n'est pas du domaine éprouvé par l'entendement", il faut tout de même commencer par mettre l'entendement en oeuvre. C'est moyennant un patient travail de déconstruction de l'imaginaire mondain, c'est grâce au discernement critique opéré par l'entendement, que la vacuité est d'abord entrevue ; c'est l'âme errante qui se subvertit elle-même, qui, coque d'ombre, se brise soi-même pour s'évanouir dans la claire lumière de sa vraie condition naturelle d'Intelligence. L'absolu inimaginable est d'abord imaginé ; cette imagination comme toute autre est illusoire, mais elle a la singulière vertu de se corroder elle-même, de s'emporter soi-même en pulvérisant toute autre construction.

L'essence de l'âme, qui embrasse les quatre vacuités,
Est l'ultime aboutissement de toutes choses.

Quelles sont les quatre vacuités ? Selon le **Khenpo Norbu**, disciple de l'auteur de ces poèmes, il s'agirait de ces quatre aspects du rapport du vide à la forme, évoqués par le *Sutra du coeur de la Prajñaparamita* :

- (1) la forme est le vide, et (2) le vide est la forme ;
- (3) la forme n'est pas autre que le vide et (4) le vide n'est pas autre que la forme.

24. L'absolu est irréprésentable mais clair en soi et pour soi

Profonde et dénuée d'épanchements
discursifs, Cette claire lumière incomposée
Surpassant l'entendement qui n'est
qu'imagination Est le tréfonds de l'Idée des
Vainqueurs.

Dire de la vacuité qu'elle est, dans sa profondeur, *dénuée d'épanchements discursifs*, c'est se refuser à penser la nature ultime de toute chose en termes d'être et de néant. C'est, selon **Gorampa Sönam Sengé**, le grand philosophe **Sakyapa**, le propre de ceux qui ne sollicitent les textes du *madhyamaka* ni dans un sens éternaliste (en faisant du discours négatif du *madhyamaka* l'envers d'une sorte de théologie implicite), ni dans un sens nihiliste et réducteur (comme le font au Tibet certains auteurs férus de logique formelle).

Comme le dit cet auteur dans son traité *De la distinction des vues* :

"Que veut dire [le terme de] "médiante" ? C'est ce qui est dénué de toutes les limites-extrêmes telles que l'existence et l'inexistence, l'être et le néant.

Il convient donc de bannir la méprise des limites-extrêmes comme celle des

caractéristiques. Or si l'on ne réfute pas d'abord cette réalité qui fait l'objet de la méprise réaliste, il sera impossible d'abolir ensuite la méprise réaliste [elle-même]. C'est pourquoi il faut, au moyen des raisonnements tels que celui sur le défaut d'unité comme de multiplicité, établir l'irréalité des substances externes et internes. Cela constitue le réfutable grossier, lequel est d'ailleurs la cause principale du Cycle. En effet, dans les autorités canoniques, les arguments propres à réfuter la réalité qui en est l'objet d'attachement sont profusément exposés. *Mais lorsqu'on l'a réfutée, et que l'on se tient à la vacuité de réalité, semblable par exemple à un cavalier qui, pour ne pas choir à droite, tomberait à gauche, on n'a pas [encore] surmonté la limite-extrême du nihilisme.* Il faut donc la réfuter à son tour. Puisque les méprises de la conjonction [d'être et de néant] et de la disjonction négative [ni être ni néant] doivent être également réfutées, comme on ne trouvera plus aucun d'objet pour une saisie dans les termes des quatre limites-extrêmes, on nomme conventionnellement "compréhension de la vue médiane" le fait de ne rien tenir pour "tel". Si au contraire il se trouvait que, disant "telle est la vue médiane", on se tînt à l'une des limites-extrêmes, que l'on se méprenne de quelque façon que ce soit, dans le sens du vide ou du non-vide, etc., on n'aurait pas surmonté la méprise extrémiste, et ce ne serait pas la vue médiane. Telle est [du moins notre] thèse."

Ne rien poser, ne pas s'en tenir même à l'universelle négation, laisser s'évanouir toute représentation, voilà bien l'absence d'épanchements discursifs ; c'est parce qu'il est exempt d'épanchements discursifs que "l'absolu n'est pas du domaine d'expérience de l'entendement", comme le dit le *Bodhicaryavatara*. C'est ce passage que nous rappelle également le second vers, *surpassant l'entendement qui n'est qu'imaginations.*

S'agit-il pour autant d'un obscur silence de la pensée, d'une nuit mystique où tout est confondu dans la plus complète indistinction ? Non, certes, d'où le second vers qui parle de l'absolu en termes de *claire lumière incomposée*. Cette *claire lumière* est celle de la prime-sagesse, qui, comme le dit le *Tantra de la sextuple sphère*, un *tantra* du **Dzogchen**, "se tient dans le Corps de Réalité", autrement dit, qui est constitutive de l'absolu lui-même, puisque l'absolu n'est point objet d'une connaissance qui ne soit l'absolu même. Mais tout cela a déjà été largement exposé : l'absolu est clair en soi et pour soi ; nulle cognition relevant du registre superficiel n'y saurait accéder.

Dire de cette claire lumière qu'elle est *incomposée*, c'est dire que la prime-sagesse ne saurait être le produit de quelque cause que ce soit, mais que bien plutôt elle est éternelle. D'où il ressort, comme le dit très clairement **Longchen Rabjam** dans le quatrième chapitre du *Trésor du sens des mots*, que l'espoir de la produire au terme d'une correction de l'âme est purement chimérique ; autant vouloir blanchir un charbon en le nettoyant. L'âme est précisément ce qui occulte la prime-sagesse ; et le *Tantra de la sextuple sphère* compare précisément leur relation à celle des nuages et du soleil. Vouloir que notre âme, que notre esprit ordinaire comme tel, fasse l'expérience de l'Intelligence, autrement dit de la prime-sagesse, est une idée absurde ; l'Intelligence est immédiate, et c'est elle qui constitue *le tréfonds de l'Idée* (ou intention) *des Vainqueurs*.

En elle, il n'est rien à ôter,
Ni rien du tout qu'il faille ajouter.
C'est tout simplement la perfection
Qui voit intégralement la perfection même.
- Ainsi parlait le souverain des ascètes.

À ce texte non plus, *il n'est rien à ôter, ni rien du tout qu'il faille ajouter.* Il est parfaitement clair que l'Intelligence est précisément *la perfection qui voit intégralement la perfection même*, autrement dit, qu'une fois suspendues les tribulations de l'âme, la prime-sagesse qui vient au jour est l'Éveil sans lacune.

25. Révélation des deux Corps de l'Éveil

Après ce passage, s'étend une grande litanie des qualités d'une telle vacuité. Mais comme nous avons exposé le principe de tous ces éloges, et que tout un chacun pourra bientôt lire ces vers aussi bien, et même mieux que nous ne le saurions faire, nous n'aurons pas l'outrecuidance d'y mêler nos réflexions. Nous reprenons notre lecture vers la fin du poème.

En bref, grâce à la vacuité
pour son propre bien l'on atteint au suprême et parfait éveil,
Paré des quatre Corps et des cinq Sagesse primordiales,
Et l'on se libère dans la sphère du *Dharmakaya* non-né.

Puis surgit le déploiement illimité des Corps Formels
Pour discipliner sans obstacles ceux qui doivent l'être ;
Par la manifestation de la perfection spontanée éternellement
omniprésente,
L'on brasse les profondeurs du cycle des existences pour le bien
d'autrui :
C'est cela qui est nommé fruit ultime
Dans tous les *mitra* et *tantra*.

Lorsque la prime-sagesse se révèle, elle apparaît sous un double jour ; celui du Corps de Réalité (*dharmakaya*), citadelle où nous gagnons la jouvence indéfectible et la plus invulnérable des paix ; et celui du Corps formel, composé principalement du Corps de parfaite jouissance et du Corps d'émanation, par lesquels nous communiquons à autrui, dans la mesure de ses capacités, le contenu de l'Éveil ainsi gagné.

Ses bienfaits infinis
Comment mes pareils pourraient-ils l'exprimer
Tandis que les Vainqueurs à la langue adamantine
N'en viendraient pas à bout, même en discourant des périodes
cosmiques durant ?

26. La seule méthode, c'est l'union à la condition du maître (*guru-yoga*), qui permet de faire du fruit un chemin

Même si, glorieux et saint protecteur,
Le maître révélant l'enseignement de la vacuité
A forme humaine,
En esprit c'est un *Buddha* véritablement.
Adresse-lui du fond du cœur une supplique
Dénuée d'artifice et sans mensonge,
Et sans qu'il soit besoin d'autre méthode pour chemin,
Tu obtiendras l'éveil en l'espace d'une vie.
Voilà ce qui est appelé "le style du joyau qui condense toutes choses"
Qu'enseignent les *tantra* de la grande Complétude.

Lorsque tu tiens ce joyau dans la paume de ta main,
Ne le laisse pas échapper et perdre en vain !

Ce texte semblait faire l'éloge de la vacuité sans livrer la clef qui permet d'y accéder.

Elle est claire en soi et pour soi ; elle est immédiate ; elle est en un sens plus facile que l'égaré, comme se plaît à le souligner, ami du paradoxe, **Ngagpa Chögyam**, élève de **Chhimed Rigdzin Rinpoché**, dans son beau livre, *Journey into vastness*¹. Mais sa simplicité abrupte nous laisse désarmés. Ce qui est trop simple est presque impossible ; ce qui est trop clair passe inaperçu. Et pourtant, pas question de nous donner quelque instrument que ce soit, l'un de ces jeux puérils que le *Tantra du Roi créateur de toutes choses* compare aux châteaux de sable auxquelles se divertissent les enfants.

Une seule solution : *faire du fruit un chemin*, autrement dit - étonnante suggestion ! - faire du but un moyen. Comment cela ? Nous en avons présenté les clefs dans notre présentation de l'hommage aux maîtres, au début de ce commentaire et de celui du *Chant d'illusion*. Il s'agit de ce que les adeptes tibétains nomment *l'union à la condition du maître*, autrement dit, l'intégration de l'absolu par le biais de la dévotion. Cette méthode ne leur apparaît nullement comme une pratique élémentaire de piété, juste bonne pour les débutants : elle est au contraire la voie sans égale, voire, la voie unique, qui en de multiples formules se monnaie, mais dont l'essence est sans diversité.

Les objets de connaissance, comme les astres du firmament,
Si on les étudie, on n'en vient jamais à bout.
Quelle que soit l'abondante quantité de ce que l'on a
Reçu, reçu, obtenu, obtenu [en fait d'enseignements],
Quelle autre pratique y aurait-il
Qui surpassât la vacuité ?

Et plus précisément, quelle pratique y aurait-il par-delà ce rappel de notre condition éternellement éveillée qu'est *l'union à la condition du maître*, appliquée de concert avec la ferme reconnaissance de ce qu'est le maître comme épiphanie de la prime-sagesse ?

27. Vanité du formalisme

Il n'est pas question de réformer ta conduite
[En adoptant des déguisements d'ascète] tels que le chignon, le bâton, ou les peaux de bêtes ;
Abandonnant l'éléphant dans ta demeure,
Ne vas pas chercher ses empreintes dans la montagne !
O merveille ! L'essence de l'esprit,
Médite-la selon les préceptes
Du maître Détenteur-du-vajra !

¹ Element Books. 1988.

Telle est la substantifique moelle
 Des quatre-vingt-quatre mille enseignements,
 La quintessence de myriades d'êtres savants et accomplis ;
 Telle est la pratique ultime.

28. La seule vraie pureté est celle, originelle, de l'Intelligence

[Pour] moi, Jamyang Dorjé, blasé de la vertu,
 Ce conseil du moyeu de mon coeur,
 Cette essence intérieure du sang de mon coeur
 Est l'esprit de ce qu'il y a en moi de plus raffiné :
 Mère, place-le dans ton cœur !

Le texte tibétain, que j'ai restitué par "blasé de la vertu", ne dénote pas tant une lassitude qui serait issue d'un excès de pratique de la vertu, qu'un écoeuement propre à celui qui en a beaucoup parlé et entendu parler, sans jamais s'y appliquer.

L'auteur se plaît à se dénigrer ; son humilité, pour être sincère, n'est pas sans quelque ironie. La sainteté des moeurs, qui à ce qu'il dit lui fait défaut (bien que je ne sache pas, par exemple, qu'on l'ait jamais entendu dire du mal de quiconque, ce qui est presque unique parmi les religieux tibétains), est un ornement bien secondaire pour qui a reconnu sa propre essence originellement pure. Cette pureté-là, cette transparence fondamentale, s'accommode de quelques extravagances, chez l'adepte qui sait se maintenir dans le flot contemplatif de la reconnaissance incessante de l'Intelligence. Cela dit, il ne reste plus qu'à clore cette conférence, en souhaitant à l'auditeur de ne pas oublier le sens crucial de ce *Miroir des clefs* :

Ce discours - trois mots de conseils du coeur,
 Je l'ai écrit joyeusement
 En un lieu ravissant
 rivalisant avec les contrées divines,
 Vaste cité du ciel bleu.
 C'est à l'intention de ceux qui par leur foi sont des
 réceptacles convenables pour la Religion,
 Tels ma chère et aimanté mère
 Et l'assemblée de mes disciples dévoués,
 Que j'offre en une lettre ces préceptes.

Cette lettre à ses disciples leur fut adressée par un khenpo du Tibet neigeux, **Jamyang Dorjé**, depuis le vallon médicinal grandement délicieux de Dordogne, dans le pays étranger de France, par-delà le grand océan, dans la région occidentale. Puisse vertu s'ensuivre, et faste fortune ! Vertu !